NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

50 Nº 8 1923

Le bienheureux Bellarmin et la controverse avec les protestants

François JANSEN (s.j.)

p. 393 - 407

https://www.nrt.be/it/articoli/le-bienheureux-bellarmin-et-la-controverse-avec-les-protestants-3110

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le bienheureux Bellarmin

et la controverse avec les protestants

La béatification du cardinal Bellarmin est un événement de nature à réjouir tous les catholiques, plus spécialement ceux qui connaissent l'histoire de leur Église et de sa controverse avec les réformés vers la fin du XVIe siècle. Le nouveau Bienheureux appartient à cette période brillante du catholicisme où la contre-réforme, issue du Concile de Trente, se fait sentir par un rajeunissement merveilleux de la science, de la discipline et de la ferveur ecclésiastiques. Sans vouloir diminuer les mérites des controversistes, ses devanciers, on peut considérer Bellarmin, sinon comme le créateur, du moins comme l'organisateur de la théologie polémique. Non qu'il ait créé des armes ignorées jusqu'à lui ou enseigné un maniement nouveau de celles dont on usait déjà, mais il groupa celles dont on disposait en faisceaux compacts, imposant par leur aspect et par leur nombre; il les aligna par séries denses et profondes dont la seule vue était faite pour intimider l'ennemi. De quelques salles d'escrime, obscures et basses, il fit une place d'armes; un arsenal de ce qui n'était qu'un amas confus de munitions; et c'est à cet arsenal que les controversistes catholiques emprunteront longtemps quelques-unes de leurs meilleures armes. Nul catholique, s'il aime son Église, ne pourra regarder le Serviteur de Dieu, aujourd'hui à l'honneur, sans éprouver une secrète fierté, sans se sentir entraîné par un mouvement de sympathie vers celui qui parut comme le champion redouté de cette Église et qui, dans l'histoire, représente un moment victorieux du Catholicisme militant. Nous voudrions, dans ces quelques lignes, rappeler l'accueil que les protestants réservèrent aux célèbres *Controverses de la foi* et les réactions diverses que l'ouvrage provoqua chez eux. Mais avant de nous engager dans cette

étude, qu'on nous permette d'exprimer un avis qui nous est cher. C'est chez nous, c'est en Belgique, c'est à Louvain, pendant les cinq ou six années qu'il y consacra à l'enseignement de la théologie, dans la maison de la Compagnie de Jésus, que Robert Bellarmin se prépara aux fameuses leçons qui devaient donner tant de lustre au Collège Romain ; c'est durant ces années tranquilles de professorat qu'il amassa le trésor prodigieux de lectures dont son *De Scriptoribus ecclesiasticis* est le témoin toujours éloquent ; Labbe, du Saussay et Casimir Oudin se feront un honneur de le continuer ; ce fut Louvain qui procura au futur controversiste un avantage que le séjour de sa patrie lui aurait refusé : il y vit l'adversaire de près, y reconnut son esprit et sa tactique, y entendit ses arguments, il dut même un instant s'y dérober à ses violences, expérience précieuse que l'Italie pontificale, trop fermée aux vents soufflant d'Allemagne, ne lui aurait probablement jamais permis de vivre...

* * *

Les *Controverses*, pour être connues, n'eurent pas à attendre l'impression. Elles circulèrent, à peine dictées, sous forme de cahiers manuscrits qui allaient se multipliant et dont les théologiens protestants ne se montraient pas les moins avides. Elles furent imprimées pour cause d'utilité catholique reconnue et parce que de partout on pressait le P. Everard Mercurian, général des jésuites, de les faire livrer à l'impression. Le premier volume sortit des presses de David Sartorius, à Ingolstadt, probablement en 1586. L'effet immédiat de la publication fut de mettre l'auteur au premier rang des défenseurs de la foi romaine. Du coup, comme par un accord tacite, l'admiration des catholiques et l'aversion des protestants se rejoignirent sur le même homme. Quand on analyse l'impression produite chez les

prédicants et les ministres par la lecture de l'œuvre de Bellarmin, on y démêle sans peine la trace d'une crainte où perce une secrète révérence. Malgré leur haine, parfois bien vive, l'homme manifestement leur en impose par l'étendue de son érudition, par sa connaissance parfaite des écrits des réformateurs, par le ton calme et mesuré qu'il donne à la dispute, par je ne sais quelle objectivité sereine, très rare à cette époque, et dédaigneuse des injures. Désormais, Bellarmin devient pour les ministres « le grand *hyperaspistes* de la Curie romaine », « l'athlète invincible des Papistes » et, pétris comme ils sont de la lecture de la Bible, ce nom leur remet dans l'esprit celui de Goliath : « *Est adeo famosus Bellarminus*, écrit le puritain William Ames, à la première ligne de son « *Bellarminus enervatus*, » *ut nomine eius audito statim soleant omnes cogitare de Philisthaeorum debellatore Goliath* (1). » Ils protestent bien qu'ils n'ont pas eu peur, que Goliath n'a répandu dans leur camp aucune consternation, qu'ils se feront un jeu de l'abattre et que « l'opprobre a été écarté d'Israël »... mais l'assurance tranquille n'éprouve point d'ordinaire le besoin de s'affirmer par ces bruyantes rodomontades. Le P. Alegambe ne relate peut-être qu'un ouï-dire lorsqu'il affirme que Théodore de Bèze aurait déclaré, après la lecture du tome premier des *Controverses* : « *Unus hic liber nos omnes humi proturbat* (2) ». Bayle ne voit dans le mot qu'une invention. A-t-il tort et Bèze était-il malavisé au point de lâcher pareil aveu, alors même qu'il n'eût fait que traduire son intime conviction? Ce qui est certain c'est que les ministres les plus instruits, que les chefs les plus en vue de la secte crurent opportun, urgent même, de mettre en batterie toutes les ressources de leur

(1) G. Amesius, *Bellarminus enervatus*. Amstelodami, 1638. Dédicace aux États Généraux des Provinces Unies de Belgique. — (2) Le P. Coudert, (*Vie de Bellarmin*, Paris, 1893, I, 125), fait dire à Bèze : *Hic liber nos perdidit*, et renvoie au Procès Romain de 1622, p. 68.

savoir et de leur habileté dialectique contre l'ouvrage du professeur romain. Constatons à leur éloge que quelques-uns, — le petit nombre, — confessèrent sans ambages leur estime pour le talent et le caractère du savant auteur des *Controverses*. Tels le Calviniste français François Du Jon et les anglais Thomas Morton et William Whitaker (1), ce dernier un véritable érudit que Bellarmin appelait « le plus savant des hérétiques parmi ceux qu'il avait lus. » Les historiens de la théologie de l'Église Anglicane affirment, non sans une pointe de fierté, que le grand controversiste du Collège Romain conservait dans son cabinet de travail le portrait de William Whitaker (2). Légende sans doute, mais qui conserve la trace d'une courtoisie et d'une estime mutuelles dont les polémiques furieuses et parfois bouffonnes de l'époque n'offrent que peu d'exemples. Aussi, n'étonnerons-nous personne, en affirmant que tous les adversaires n'usèrent pas de ces façons loyales de combattre. D'infâmes pamphlets, sortis d'obscures officines allemandes, essayèrent de salir, de son vivant même, le prêtre et le prince de l'Église. Passons. Les Jésuites Gretser et Vetter ont pris, à notre avis, une peine bien inutile en répondant au plus ignoblement ordurier de ces papiers (3).

(1) G. WHITAKER, *Disputatio de Sacra Scriptura contra huius temporis papistas*, imprimis Robertum Bellarminum Iesuitam... dans *Opera*, Genève, 1610, T. I, p. 253. Voir aussi le magnifique éloge que fait de Bellarmin, Richard Montague, évêque anglican de Chichester dans *Apparatus ad Origines Ecclesiasticas*, Oxford, 1635. Préface, section 56. — (2) John DOWDEN, *Theological Literature of the Church of England*, Londres, 1897, p. 67, et *Withaker's Disputation on Scripture*, dans les éditions de la Parker Society. Cambridge, 1849, p. X. — (3) Cfr. J. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, T. V. p. 569-571 et J. GRETSERI, *Opera omnia*, Ratisbonne, 1723, T. XI, p. 911. D'après le P. E. RAITZ v. FRENTZ, S. I. Ce hideux « factum » aurait été réédité tout récemment « pour attiser la haine de Rome. » Il ajoute toutefois n'avoir pas vu lui-même cette réédition. *Der ehrwürdige Kardinal Robert Bellarmin, S. I.*, Fribourg-en-B., 1921, p. 50, note.

* * *

C'est à coup sûr une faute de tactique de viser à diminuer la personne d'un contradicteur qui se borne correctement à combattre nos opinions ou à contester nos preuves. Cette faute, les écrivains protestants n'ont pas toujours évité de la commettre, faute d'autant plus lourde ici qu'il s'agissait d'un homme qui honora la pourpre romaine au moins autant qu'elle l'honora(1). Jusque dans les brèves notices que consacrent à Bellarmin leurs répertoires biographiques, ils ont complaisamment inséré d'ineptes légendes qui visent à ridiculiser sa piété, son esprit de pénitence ou son respect par le Vicaire du Christ. Ils ont dénaturé des faits réels que leur absence de sympathie, disons, leur aversion à l'endroit de la piété catholique les rendaient inaptes à comprendre. En mourant, Bellarmin aurait légué une moitié de son âme à Jésus-Christ et l'autre à Marie! Laissons l'anecdote pour compte à André Carolus, auteur assez obscur de *Memorabilia Ecclesiastica* chez lequel Bayle est allé la dénicher(2). L'humeur démocratique des Calvinistes a spécialement pris ombrage du fait que Bellarmin, honoré durant sa dernière maladie de la visite du Pape Grégoire XV, l'accueillit par le salut du centurion : « Domine, non sum dignus ut intres... » Dans son *Abacus Patrologicus* (Iéna, 1673), J. G. Olearius, rapportant une prière qui se lit dans le testament de Bellarmin : « *Precor ut me Deus inter sanctos et electos suos, non aestimator meriti sed largitor veniae, admittat* », la fait suivre de cette apostrophe bur-

(1) Juste-Lipse écrivit à Bellarmin pour le féliciter de son élévation qui, à ses yeux, était non une grâce mais une justice qu'on lui rendait. — (2) D'autres auteurs renvoient à la biographie écrite par le neveu de Bellarmin, Marcel Cervin, *Imago Virtutum* (Sienne, 1622; Ingolstadt, 1625), chap. 40. Nous n'avons pu atteindre cet ouvrage.

lesque : « *Bene tibi, Bellarmine,* SI *toto corde hoc agnovisti?* » (1) Procédés exquis toutefois, si on les rapproche des insultes grossières d'un Marnix de Sainte-Aldegonde qui dans son *Tableau des différends de religion* poursuit de ses lourdes railleries « *le grand Archirabbi des Loiolites... le sursuperintendent de tous les Rabbotenu.., maistre Robin Bellarmin.* » (*O. C.* Edit. Bruxelles, 1857, p. 30-31). Mais cette haine, où Genève parle le langage des halles, ne se croit pas dispensée de répondre à la « *ratiocinatoire Robinesque* »; elle s'y essaie, mais sans succès, presque à chaque chapitre du trop vanté *Tableau.*

* * *

Mais à quoi sert de déverser le ridicule ou la calomnie sur l'auteur, si l'œuvre, monumentale, reste debout et si la riposte obligée se fait attendre. Le silence, en pareil cas, n'équivaut-il pas à l'aveu de la défaite?

La première réponse des prédicants fut la critique détaillée, minutieuse, tracassière du texte même des *Controverses.* Peu d'ouvrages ont été marginés avec une aussi trépignante envie de surprendre l'auteur en défaut. *Bellarminus notatus, Bellarminus correctus,* avec quelle joie ils écrivent cela en relevant des inadvertances, des défaillances de mémoire, des références inexactes. On conserve dans la bibliothèque du Saint Sépulcre à Dublin trois tomes de l'édition Lyonnaise des *Controverses* (1596-1599) chargés de notes marginales par le malheureux archevêque William Laud (2). Au cours de son procès l'avocat Prynne, le type de la bigoterie puritaine, lui fit un grief des livres découverts dans sa bibliothèque. Laud railla la logique de son accusateur : « J'ai dans ma bibliothèque un Bellarmin, je

(1) *O. C.* p. 411. — (2) *Laud's Works. Anglo-Catholic Library,* T. VI, p. 549, 560, 571.

suis donc papiste; j'y ai le Coran, je suis donc Turc. » Le raisonnement hélas! ne put lui sauver la tête. Les produits de cette critique chicanière sont aujourd'hui presque illisibles; ils obligent à avoir sous les yeux le texte même des *Controverses*; alors même qu'ils ont raison, ils laissent intacte la charpente solide de l'œuvre.

D'autres truchements de la Religion Réformée se crurent plus habiles en essayant de faire de l'auteur des *Controverses* un *témoin* de leur confession de foi. Dans ce genre, un des essais les plus considérables est le *Bellarminus orthodoxiae testis* de Jean Ernest Gerhard, professeur de théologie à Iéna (1). L'idée d'une pareille rétorsion ne manquait certes point d'originalité, mais quel honneur ne faisait-elle pas à l'ennemi, puisqu'elle consentait à le prendre pour juge et qu'elle tenait son témoignage pour décisif. Singulier état d'esprit! Ces hérauts du pur Évangile poussent des cris de victoire, quand ils peuvent alléguer trois lignes de Bellarmin, défavorables en apparence à une doctrine romaine, par exemple au mérite des œuvres. Des générations de ministres ont cru embarrasser les catholiques en citant celles où l'auteur des *Controverses*, après avoir traité du mérite, rappelle le véritable motif de l'espérance chrétienne : « *à cause de l'incertitude de notre propre justice et du péril de la vaine gloire, le plus sûr est de mettre notre confiance en la seule miséricorde et la seule bienveillance de Dieu* (2) » (*De Justificatione*, L. V. C. 7). Dans ce conseil pratique quel catholique songerait à trouver une réprobation du jeûne, de l'aumône ou des pèlerinages? Mais, non moins que leurs critiques, ces essais d'utilisation prouvent l'estime secrète

(1) Jo. Gerhardi, *D. Bellarminus Orthodoxias testis* hoc est, Catholica et Evangelica Veritas... ex ipsomet Bellarmino ostensa. Ienae, 1658, in-4°. — (2) Cfr. Samuel Werenfels. *Opuscula Theologica*. Lausanne et Genève, 1739, T I, p. 221 : « Bellarmini locus memorabilis qui transsubtantiationis novitatem probat. »

qu'ils nourrissaient pour un ouvrage qui leur paraissait la citadelle de l'Antéchrist romain. Bellarmin les a gênés dans leur propagande, comme gêne le témoin importun de la vérité dont la déposition écrite demeure, longtemps après qu'il a cessé de l'exposer lui-même. Et cette déposition écrite désilla bien des yeux : « *si la modestie ne l'en empêchait*, a écrit Bellarmin parlant de lui-même à la troisième personne, *l'auteur pourrait produire des lettres d'amis prouvant que beaucoup d'hérétiques ont été convertis à la foi catholique par la lecture de ces livres* » (1). Quelques-uns de ces hérétiques sont connus : Juste Calvin de Xanten, Maurice Gudenus, Henri de Sponde, Ferdinand Christophe de Raesewitz, le P. Vit Erbermann, l'auteur des *Vindiciae Bellarminianae* furent redevables, en tout ou en partie, de leur conversion à la lecture des *Controverses*. Les pasteurs abandonnaient leurs ouailles pour retourner à l'unique bercail. Conversions retentissantes, suivies souvent d'apologies publiques qui justifiaient la démarche des transfuges : « *J'appartiens maintenant*, écrivait Gudenus, *à ce troupeau du Seigneur que naguère encore j'aurais voulu anéantir; cette faveur, je la dois aux traités polémiques de Bellarmin qui me tombèrent sous la main; œuvre élevée toute pareille à la tour de David; mille boucliers y sont suspendus, tous les boucliers des braves* (2) » (Cant. IV, 4). Le nombre croissant de ces conversions inquiéta sérieusement les prédicants : le danger de « séduction » devenait réel ou, comme ils disent dans leur style biblique, « tel un nouveau déluge, l'apostasie papiste menace maint pays ». Les biographes catholiques du nouveau bienheureux n'ont pas manqué de signaler un fait tout à l'honneur

(1) LE BACHELET, S. I. *Auctarium Bellarminianum*, Paris, 1913, p. 416; J. GRETSER, *Opera*, T. VIII, Praefatio ad lectorem, page avant celle qui porte la lettre D. — (2) Dr ANDREAS RASZ, *Die Convertiten seit der Reformation*. Fribourg-en-B., 1867, T. V, p. 369; IUSTI CALVINI, *Veteracastrensis Apologia*, Mayence, 1601, p. 6, suiv.

des *Controverses*; « pour les combattre, écrit le P. Couderc, des ministres, entre autres le Silésien David Parée, établissaient un collège avec ce titre : *Collegium antibellarmianum* (1). Pareils collèges, quand ils sont plus que de simples *collections de thèses*, comme celles du silésien Amandus Polanus publiées sous le même titre (2), sont en réalité des cercles d'études, analogues aux séminaires pratiques de nos universités actuelles; des groupes d'étudiants, sous la direction d'un professeur, s'y exerçaient à répondre aux arguments du redoutable jésuite. Ces réponses étaient publiées parfois avec l'indication de leur origine : *Ex nostro Collegio Antibellarminiano* (3). Luthériens et Réformés d'Allemagne, Épiscopaliens d'Angleterre et Presbytériens d'Écosse ont rivalisé d'ardeur dans cette croisade proclamée contre un seul homme mais dont la plume devenait le bouclier de l'hydre romaine. Fréquemment, le pouvoir temporel encouragea leurs efforts. Des historiens protestants affirment que John Rainoldes, président de *Christ Church* à Oxford reçut d'Élisabeth elle-même l'ordre de ruiner à fond l'ouvrage qui, trop habilement à son gré, défendait la suprématie papale (4). Sous peine de mort, il fut interdit à tout anglais qui n'était pas professeur de théologie de lire ou de garder les dangereux volumes (5). Peine perdue! Les gros in-folios franchissaient le Canal, on les achetait et on les lisait en cachette, à la grande joie des libraires de Londres (6). Il n'est pas exagéré

(1) Couderc, *Vie*, I, 125. — (2) Amandus Polanus, *Collegium Antibellarminianum*, Bâle, 1613. *Sylloge thesium theologicarum disputationibus R. Bellarmini oppositarum*. Ibid. 1601. — (3) Le P. Frizon (*Vie*, p. 101) mêle deux renseignements, lorsqu'il écrit : ce fut par les instances de David Parée qu'on érigea un Collège tout exprès en Angleterre sous le fameux titre de Collège Anti-Bellarminien. — (4) Iohannis Rainaldi, *De Romanae Ecclesiae idolatria*... libri duo. Oxford, 1596. — (5) Couderc, *l. c.* — (6) Le P. Frizon (*Vie de Bellarmin*, Nancy, 1708, p. 102), rapporte ce mot d'un libraire Londonien : « *This jesuite alone had made me more gaine than all our divines and ministers together.* » Malheureusement, il ne cite pas ses sources.

de dire que les *Controverses* et leur auteur ont joui en Angleterre d'un exceptionnel prestige. Aux Anglais revenant d'Italie, on demandait : Avez-vous vu Rome ? Avez-vous vu le Pape ? et tout d'une haleine : Avez-vous vu Bellarmin ? Anthony Wood, l'annaliste de l'université d'Oxford, raconte dans son journal à l'année 1677, l'amusante et significative anecdote que voici : un des *fellows d'Exeter College* du temps où le Dr Prideaux en était président envoya, dit-on, après neuf heures du soir, son domestique muni d'une grande bouteille chercher de l'ale au cabaret. Comme il revenait portant la bouteille sous sa toge, il tomba sur le « *proctor* » (censeur) qui lui demanda ce qu'il faisait dehors si tard et quel objet il portait sous le bras. L'homme répondit que son maître l'avait envoyé chez le libraire emprunter un Bellarmin et que c'était Bellarmin qu'il portait sous le bras. A la suite de quoi, on appela désormais une bouteille à grosse panse « un Bellarmin » et l'usage subsiste encore aujourd'hui (1). De telles anecdotes prouvent que Bellarmin jouissait parmi les « scholars » d'Oxford d'une renommée voisine de la popularité. Pour nous résumer : *le plus savant et le plus dangereux de tous les avocats du Pape*, telle est l'image que paraît avoir laissée de lui le professeur du Collège Romain, chez les théologiens les plus en vue comme chez les prédicants les plus obscurs du nouvel évangile ! Cela pour deux siècles et demi, au moins. Dans ses mémoires si intéressants sur ses nonciatures en Allemagne, le Cardinal Pacca raconte que lors de sa visite à Augsbourg, on l'invita à venir voir la bibliothèque de Sainte-Anne, alors propriété des Luthériens. La visite terminée, comme il se disposait à partir, le bibliothécaire Mertens ouvrit une dernière armoire en lui disant : Je veux auparavant vous montrer les livres que nous gardons sous

(1) A. Clark, *The life and times of Anthony Wood*, Oxford, 1892, T. II (1664-1681), p. 399.

clef. Et parmi les reclus suspects, il montra en souriant, à l'envoyé du Pape, un exemplaire des *Controverses*. « Il eut raison », écrit celui-ci, « de penser que j'apprendrais avec plaisir d'un ministre protestant *la crainte qu'inspirent aux réformés les œuvres de ce grand controversiste* (1) ».

* * *

Et aujourd'hui? aujourd'hui où depuis longtemps, entre *Papistes* et *Évangéliques*, les *questions* ne se posent plus dans les termes où elles se posaient aux temps de Bellarmin, aujourd'hui que l'objet même de la controverse s'est déplacé en remontant sans cesse vers les origines du Christianisme, si le nom du grand Cardinal n'est plus un épouvantail pour les protestants, est-il bien sûr qu'il n'éveille plus nulle part un léger écho des craintes superstitieuses de jadis? En tout cas, il sera intéressant d'apprendre l'impression que produiront chez eux, chez les orthodoxes surtout, les honneurs solennels, rendus par l'Église, à celui que leurs pères ont appelé l'Atlas soutenant l'Église Romaine. En attendant qu'ils nous la disent, il peut être utile de se demander quels furent le résultat pratique et les fruits réels de l'immense effort déployé pendant plus de deux siècles et demi par les théologiens et les érudits du Protestantisme (2) contre l'œuvre Bellarminienne? Nuls ou à peu près, osons-nous croire, du moins quant à l'enjeu principal de cette guerre d'arguments, de réfutations, de réponses à des réponses : la légitimité *exclusive* de la croyance romaine, la juridiction *universelle* de l'Église Romaine. On peut penser

(1) *Mémoires historiques du Cardinal Pacca*. Trad. Sionnet, Paris, 1844, p. 21. — (2) Pendant soixante ans, ils composèrent des traités contre les *Controverses*. Leur auteur resta pour eux le représentant des doctrines papistes. Dans l'Église Anglicane en particulier, jusque fort avant dans le XIXe siècle, c'est toujours Bellarmin qui est cité et réfuté! Cfr WILLIAM CUNNINGHAM, *Historical Theology*, T. II, Index, p. 698.

que cette guerre, difficile pour les Protestants, ne fut pas très habilement conduite de leur côté. En acceptant de suivre, dans leurs réponses, pas à pas pour ainsi dire, l'auteur des *Controverses* les théologiens protestants se renfermaient dans le rôle négatif et ingrat, celui du critique. Même en triomphant parfois sur le détail, en débusquant de ci de là des contradictions chez l'auteur, en signalant non sans bonheur, le caractère apocryphe de certaines sources, en contestant quelques exégèses, subtiles à l'excès, ils arrivaient bien à montrer des faiblesses dans l'œuvre immense, ils signalaient des pailles dans le bloc de fonte mais ils ne le faisaient point crouler, ils ébrêchaient le rempart mais sans le renverser. Tant de notes, tant de postilles, tant d'observations critiques « *in Bellarminum* » nous font, malgré tout, un peu l'effet de flèches en moelle de sureau décochées contre une montagne. C'est que Bellarmin, sans être particulièrement puissant par l'originalité, l'est certainement par le caractère synthétique et compréhensif de son génie ; avec une souveraine aisance, il embrasse les ensembles, il les dispose avec un ordre et une clarté auxquels son érudition si vaste, plus vaste que sûre peut-être, se subordonne sans peine ; jamais les grandes lignes d'une argumentation ne disparaissent chez lui sous l'entassement des matériaux utilisés. S'il a été immensément lu, c'est qu'il est agréable à lire ; sa manière rappelle par moments la densité lumineuse et concise de saint Thomas. Là même où il est long, il ne le fait pas trop sentir, tant son érudition est variée. La langue qu'il parle, sans trahir le souci d'élégance de celle des théologiens de l'âge précédent, tous plus ou moins humanistes, est simple et coulante : « multi mole operis et *gratia sermonis* obstupefacti, » notera Iunius ; Bellarmin n'est ni difficile, ni obscur ; il excelle à dégager le nœud vital d'une question, à mettre en relief la portée réelle d'une suite d'arguments, à en éclairer la ligne de faîte par le choix et l'ordre même des matières.

Par toutes ces qualités s'explique le succès durable des *Controverses*; il était mérité par leur actualité : ... adversus *huius* temporis haereticos; il fut accru par l'insuffisance parfois flagrante des réponses : injures, vaines arguties, accusations de fraude, affirmations pompeuses et gratuites... il ne suffisait pas, vraiment, suivant la métaphore pittoresque de Just Calvin, de tirailler la barbe au lion...

Robert Bellarmin a particulièrement bien mérité de l'Église catholique. Il a été un des défenseurs les plus habiles et les plus fermes de ses droits. Ce sont les adversaires de ces droits, gallicans et jansénistes, qui, au 18e siècle, combattirent obstinément la cause de sa béatification. Cette cause triomphe enfin. En mettant au nombre de ses bienheureux le théologien qui défendit son pouvoir spirituel contre les empiètements du pouvoir royal, appuyé sur les prétentions d'un nationalisme à tendance schismatique, serait-il téméraire de juger que l'Église consacre, une fois de plus, la notion que le grand controversiste se faisait de sa nature et en particulier celle qu'il avait des droits et du rôle de la Papauté? Par la proclamation de la constitution dogmatique : *de Ecclesia Christi*, lors du Concile du Vatican, l'Église a reconnu l'expression de sa foi dans quelques-unes des thèses principales de l'ecclésiologie de Bellarmin, celles-là précisément dont les partisans de la théorie conciliaire se plaisaient à dénoncer l'ultramontanisme excessif (1). Si les événements n'arrivent, selon les lois de la Providence ordinaire, que lorsque les causes où ils sont en germe ont achevé de mûrir,

(1) Le 6 juillet 1923, répondant aux interpellations sur le Vatican, M. Poincaré a fait allusion aux « théories ultramontaines de Baronius, de Mariana et de Bellarmin qui voyaient dans le Pape, non seulement le chef de l'Église catholique mais *le roi de tous les rois*. » Pareille formule est à peine une caricature de la théorie du « pouvoir indirect »; l'assimilation des idées de Bellarmin à celles de Mariana n'est pas justifiée. Cfr. J. De La Servière, *La théologie de Bellarmin*, Paris, 1908, p. 149.

on peut se demander si la béatification de Robert Bellarmin était possible *avant* le Concile qui a défini l'infaillibilité du juge suprême des « controverses de la foi » ; difficile avant cette définition, la glorification de Bellarmin devenait toute naturelle après. C'est au nom d'un esprit et d'un système qu'on la combattit longtemps ; on craignait que la gloire de l'homme ne parût la consécration de ses idées. « Toutes les couronnes », écrivaient en 1753 les *Nouvelles Ecclésiastiques*, (7 août, p. 126) n'ont-elles pas un intérêt essentiel à ne pas laisser canoniser en la *personne* de Bellarmin les *maximes* détestables dont ses livres sont remplis?... Que n'oseront pas les jésuites quand ils pourront, en citant Bellarmin, le qualifier Docteur de l'Église? » La canonisation de Bellarmin ! Après la bulle *Unigenitus!* Mais elle achèverait de convaincre les gens que la croyance à l'infaillibilité du Pape est le fait d'une « crasse ignorance! » C'est sur ce ton que parlait la feuille janséniste. Aujourd'hui les couronnes « qui ne relevaient que de Dieu seul » ne sont plus que des curosités de musée, quand elles n'ont pas été envoyées à la Monnaie. L'infaillibilité du Pape, défendue par Bellarmin, est une vérité de foi définie. Sa doctrine sur l'origine médiate de la puissance civile est universellement admise et réalisée dans les faits par nos démocraties modernes. En vérité, Bellarmin fut théologien plus heureux que le Gallican Bossuet, peut-être parce qu'il fut mieux guidé par sa piété et son dévouement aux Vicaires du Christ. Le mot de Joseph de Maistre est justifié : Bellarmin n'a pas de supérieur, pas même Bossuet (1). C'est ce qui nous autorise à juger que ce qui est glorifié aujourd'hui ce ne sont pas seulement les vertus d'un saint mais la théologie de l'homme auquel l'historien protestant des Papes, Léopold Ranke rendit pleinement justice, lorsqu'il

(1) E. DAUDET, *J. de Maistre et Blacas*, p. 154, dans E. K. Sanders, *Jacques Bénigne Bossuet*, Londres, 1921, p. 173, note.

écrivit : *Bellarmin est le plus habile controversiste de l'Église catholique et on lui rend ce juste témoignage que nul n'a mené une vie plus apostolique* (1).

François JANSEN, S. I.